

Les Nouvelles

de

L'ASSOCIATION JEAN CARMIGNAC

(chez les Editions F.-X. de Guibert) 10 rue Mercœur, 75011 Paris

associationjeancarmignac@hotmail.com

www.abbe-carmignac.org

"Les Évangiles sont des documents historiques, presque des chroniques, de toute première main."

J. Carmignac

n° 61 - mars 2013

1... Editorial L'Évangile et le Beau par M.C. Ceruti.

2... Remerciements à l'Archiprêtre Alexander.

3... De l'évolution d'un nom et des erreurs qui en découlent par Joël Bibonne.

5... Cotisations et réductions d'impôts.

6... Les os de Saint Pierre par Joseph Richardson.

8... Le plus ancien manuscrit de l'Évangile de Saint Jean par Jacques Quentin.

9. Les Évangiles fondés sur des témoignages oculaires/
Nouvelles preuves (4^{ème} partie)
par Peter Williams.

12... Un membre de notre association Jean Dollié publie,
par M.C. Ceruti.

13... Encart : Réceptacle du mur des graffitis ayant contenu les os de Saint Pierre.

Editorial

L'Évangile et le Beau

Le vrai et le bien sont liés de façon immuable avec les Évangiles. Aucun Chrétien – je ne parle pas de ceux qui se disent tels et ne le sont pas ou plus – ne le niera. Mais le Beau ? Le Beau est-il lié d'une façon aussi viscérale, radicale avec eux ? Les cathédrales gothiques, le gloria de Vivaldi, la Pietà de Michel Ange, les Madones de Léonard de Vinci et la Présentation de la Beauce à Notre Dame de Chartres de Péguy, ces bouleversants sommets de l'art étaient tout de même reconnus comme faisant partie du patrimoine lié aux Évangiles. Mais bien des critiques et même des Chrétiens, dont je faisais partie, avaient l'impression que les critères du beau étaient subjectifs, provenaient des habitudes d'une culture et n'avaient rien d'universel. La preuve en était que ces chefs d'œuvres étaient tous européens. Et c'est sur ce point que je désire faire part à tous mes amis de l'Association d'une expérience personnelle qui m'a stupéfiée et que je veux crier sur les toits. J'ai passé trois ans en Zambie - Afrique méridionale - là où la musique à mes yeux ressemble plus à des hurlements, les danses à des rituels plus ou moins sexuels, et où la peinture et la sculpture sont encore loin à mon humble avis, de Léonard de Vinci et de Michel Ange. Il y avait un gardien là bas devant notre maison qui,

m'avait-on dit, jouait de la flûte et composait de la musique. Je lui ai proposé de lui prêter un magnétophone et des cassettes de musique pour flûte de Vivaldi.

Dès le lendemain et toute la journée et les jours suivants la dite musique résonnait à tue tête attirant la sympathie d'autres Africains qui s'en disaient ravis.

De fil en aiguille toute la maisonnée est devenue « addict » de musique classique. Je savais que le cuisinier était arrivé quand des flots de Verdi, de Bach ou de Mozart arrivaient à mes oreilles. Nous étions à Lusaka, la capitale, c'est vrai. Mais en visite dans une mission italienne perdue en pleine brousse le Père Missionnaire nous a montré un tourne disque et nous a déclaré que "ses" Africains aimaient énormément la musique mais par-dessus tout, et il se demandait pourquoi, la musique baroque. Cela rappellera sans doute ici l'expérience, à l'époque de cette musique, des Jésuites auprès des Guaranis du Paraguay ... Pour la peinture j'ai montré à différents Africains habitant Lusaka mais provenant de campagnes perdues sans électricité, ni rien, ou de banlieue misérable, un tableau du Caravage, un de De Nittis (un impressionniste italien) et un de peinture européenne dite « contemporaine » (tout le monde imagine ce que je veux dire), en leur demandant ce qu'ils préféraient. Deux tiers des voix ont été au Caravage, un tiers à De Nittis, aucune au « contemporain ». Et que ce même « jury » a éprouvé de joie et d'admiration devant les photos de places renaissance de l'Italie ! Pour la danse, autre révélation, j'avais organisé la projection d'une représentation du Lac des Cygnes à la Scala de Milan avec Svetlana Zakharova, pour un groupe de dames étrangères de toutes nationalités. La jeune femme qui aidait à servir les petits gâteaux et qui semblait n'avoir aucun intérêt pour ce genre de performance (elle provenait de la campagne la plus retirée sans eau ni électricité que j'ai vue de mes yeux) en est restée médusée, oubliant les petits gâteaux elle regardait fascinée et à la fin du spectacle elle a exprimé avec transports, je n'exagère pas, son admiration devant tant de beauté.

Que voulez-vous, j'ai changé d'avis et j'ai donné raison à une amie très chère, Cecilia Gatto Trocchi, une anthropologue bien connue en Italie, qui m'avait affirmé un jour que la beauté est universelle, que quelque chose est beau ou ne l'est pas avec toutes les nuances intermédiaires, et de même pour le Bien ou le Vrai. Mais que ce Beau se soit développé particulièrement, bien que je ne nie pas qu'on le trouve ailleurs aussi, là où l'Évangile s'était le plus répandu, et je suis désolée d'employer cet imparfait, est-ce un miracle ou une simple conséquence logique?

Marie-Christine Ceruti

Remerciements

Nous tenons à remercier l'archiprêtre Alexander, chef par intérim du département des Etudes Bibliques de l'Académie de Théologie Orthodoxe de Moscou, pour avoir autorisé la reproduction d'un livre de sa Bibliothèque : *La Naissance des Evangiles Synoptiques* de l'Abbé Carmignac en russe. Cet ouvrage est désormais introuvable en librairie. Mais grâce à cette bienveillante autorisation et à l'aide du personnel de l'Académie - qui a gracieusement scanné tout le livre et nous l'a envoyé - nous allons pouvoir en doter la Faculté de Théologie de l'Université de Minsk. L'œuvre maîtresse de notre cher abbé sera ainsi connue des étudiants biélorusses. Toute notre Association tient à lui témoigner ici sa très vive reconnaissance.

De l'évolution d'un nom et des erreurs qui en découlent

Publius Cornelius Tacitus (« Tacite », 58 à 120 ap. J.C.) écrit (K4, Chap. V) : « *Pessimus quisque Judaeorum, spretis religionibus patriis, tributa et stipes illuc congerebant. Legibus Romanis permissum erat Judaeis, non modo in Judaea, sed in Asia Libya, et ubique terrarum, suis legibus vivere, et donaria, primitias, pecunias, quas unusquisque sponte sua ex pietate in Deum solvebat, Hierosolymam mittere ;...* ». (1)

Tacite nous parle des « Judaeorum », des Judéens, « non seulement en Judée, mais aussi en Asie, en Libye et les dix meilleurs endroits à vivre ». Le grand historien latin nous apprend ainsi, que les Judéens sont en Judée (de l'Hébreu : Yehudah), mais aussi dans d'autres lieux de la Diaspora. On est passé dans le langage des Romains, d'un nom collectif désignant les habitants de la « Judaea » (Judée), à un nom collectif désignant les adeptes de la religion dont le centre cultuel est à Jérusalem. Nous avons de nos jours une erreur similaire, quand on appelle « Arabes » des Musulmans, ce qui est très réducteur, même si cette religion est partie d'Arabie.

La manière exacte de désigner les adeptes de cette religion, que les historiens actuels appellent « du Second Temple », aurait été d'utiliser leur propre formulation : Hébreux ou Israélites. Nous connaissons la fameuse phrase de Saint-Paul : « Ils se disent Hébreux, je le suis, ils se disent Israélites, je le suis... », l'Apôtre se désigne souvent par ce nom « d'Israélite », mais jamais comme « Judéen », car il n'est pas né en Judée, et d'autre part dans son esprit ce terme ne désigne pas son appartenance à la religion de ses pères. Lorsque Saint-Paul utilise le terme de « Judaeorum », c'est pour désigner les frères des églises de Judée. Toutefois, en une ou deux occasions, s'adressant à des convertis du paganisme, il l'utilise dans le sens de leur langage pour leur compréhension.

Dans l'évangile de Saint-Jean, quand Jésus voit venir Nathaniel (1-47), il dit : « Voici un authentique Israélite en lequel il n'y a pas de fourberie ». Les Israélites de Palestine en ce premier siècle, s'identifiaient entre eux comme « Galiléens » ou « Judéens ». Parlant de ceux de la Diaspora, ils disaient « les Grecs » (à cause de cette langue qui était celle de l'Empire Romain) ou « Ceux de la Dispersion ».

Le mot de « Judaeorum » a été traduit dans les langues modernes, par « Judíos » en espagnol, « Juden » en Allemand, « Jews » en Anglais, « Juifs » en Français. Ces traductions dans les textes évangéliques, donnés en ces langues, posent un problème de compréhension par rapport aux évangiles d'origine. En effet le terme de « Judéen », tel qu'il était compris dans la communauté israélite où les évangiles sont nés, et le sens moderne soutenu par ces traductions, diffèrent gravement. L'origine de cela, nous l'avons vu, remonte à l'époque romaine.

Deux auteurs connus des lecteurs de ces « Nouvelles », brillants hébraïstes, Claude Tresmontant et Francis Marion, choisirent de supprimer le mot « Juif », source de confusion et de le remplacer par le mot « Judéen ». Pour le lecteur moderne, le mot « Judéen » évoque un habitant de la Judée, et ainsi se retrouve placé dans le contexte exact des évangiles.

Nous allons illustrer ces propos, par un exemple tiré de l'évangile de Saint-Jean, lequel est l'auteur qui utilise le plus le terme de « Judéens ».

Evangile selon Saint-Jean (7-1-13), tiré du Missel Vespéral Romain Quotidien, de Dom Gaspar Lefebvre, 1961 : « En ce temps-là, Jésus parcourait la Galilée ; il ne voulait pas parcourir la Judée, car les Juifs cherchaient à le faire mourir (quia quaerebant eum Judæi

interficere). Cependant la fête juive des Tabernacles (tentes) approchait (dies festus Judæorum, scenopegia)...Les Juifs donc le cherchaient pendant la fête et ils disaient : « Où est-il ? ». Et on chuchotait beaucoup de choses à son sujet dans les groupes. Les uns disaient : « C'est un homme de bien ».-« Non, disaient les autres, il égare la foule ». Néanmoins, par crainte des Juifs (Judæorum), nul ne s'exprimait librement sur son compte ».

Si nous analysons bien ce texte, en le considérant avec le sens que nous attribuons au mot « Juifs », nous nous trouvons dans une impasse. Nous reprenons ces lignes de Saint-Jean :

« En ce temps-là, Jésus parcourait la Galilée, il ne voulait pas parcourir la Judée, car les Juifs cherchaient à le faire mourir ». Il n'y avait donc pas de Juifs en Galilée, puisqu'il s'y trouvait en sécurité sans eux, mais alors quels types d'habitants pouvait-on y rencontrer ? Nous continuons : *« Les Juifs donc le cherchaient pendant la fête (A Jérusalem) et ils disaient : « Où est-il ? »...Les uns disaient : « C'est un homme de bien » - « Non, disaient les autres, il égare la foule ». Néanmoins, par crainte des Juifs nul ne s'exprimait librement sur son compte ».* Ceux qui s'expriment ainsi par peur des Juifs n'en sont donc pas, mais alors que font-ils à cette fête des Tabernacles réservée aux Israélites ?

Si nous substituons le mot « Judéens » (habitants de la Judée), au mot « Juifs », tout s'éclaire : effectivement ce sont les Judéens, et particulièrement leurs autorités à Jérusalem, qui veulent tuer Jésus. Les Galiléens ou les pèlerins venus de la Dispersion à cette fête, connaissent déjà Jésus qui prêchait au Temple à chaque fête, mais en arrivant ils ont su qu'il était recherché, c'est la raison de leur inquiétude et ils parlent de Jésus entre eux contradictoirement, mais discrètement par peur des autorités judéennes. Nous pourrions multiplier ces exemples.

La très érudite et regrettée Jacqueline Genot-Bismuth, dans son maître livre « Un homme nommé Salut, genèse d'une hérésie à Jérusalem » (FX de Guibert 1995), nous informe de deux choses de la première importance, concernant cette période du Second Temple : la première, que la Judée avait été totalement soumise à la Halakha pharisienne, jusqu'au rituel utilisé au Temple ; la seconde, que la Galilée avait échappé à cette mainmise. Lorsque nous nous reportons à l'Évangile de Saint-Jean, dans le passage où il nous conte les « Noces de Cana », il nous dit que les jarres contenant de l'eau étaient destinées aux ablutions rituelles des Judéens, il ne précise pas pourquoi, car tout le monde sait que les Judéens ici invités sont des pharisiens, lesquels ont leurs rites de purifications. Il en existait quelques uns en Galilée, c'est la raison de leur intervention auprès de Jésus, dont les disciples prennent leur repas sans se purifier les mains.

Autre exemple : lorsque Saint-Jean nous parle de la « Pâque des Judéens » qui approche (11-55), dans les six jours, il ne s'agit pas de celle que Jésus et les siens vont célébrer incessamment, car eux ne sont pas pharisiens, ils utilisent un calendrier traditionnel à dates fixes, bien antérieur à celui que les pharisiens ont imposé en Judée. Le lecteur pourra se reporter à l'admirable conférence que l'Abbé Carmignac avait tenue sur ce sujet.

Aussi, le terme de « Judéens » que les Romains utilisent, et nous après eux avec le mot « Juifs », pour désigner tous les Israélites est simpliste à l'excès.

Pilate fonctionnaire romain n'y échappe pas. Le premier mot qu'il adresse à Jésus est celui-ci (Jean 18-33) : « Toi, tu es le roi des Judéens ? » Jésus répondit « Est-ce de toi-même que tu dis cela, ou d'autres te l'ont-ils dit de moi ? » Pilate répondit « Suis-je Judéen, moi ? C'est ta nation et les Grands Prêtres qui t'ont livré à moi ; qu'as-tu fait ? ». Le reste de ce dialogue bien connu, écarte toute idée d'un pouvoir temporel revendiqué

par Jésus, l'Eglise en a tiré la belle fête du Christ-Roi. Pilate pense comme Tacite quand il parle des « Judéens », il le précise même par l'emploi du mot « nation » (ou peuple, autre forme).

L'attente d'un Messie temporel était très forte en ce temps, nombre de fois les disciples de Jésus l'ont interrogé sur le moment où il allait restaurer la royauté en Israël. Nous savons qu'il n'en fut rien, et pourtant Pilate allait accomplir à sa manière les promesses messianiques, car l'écriteau qu'il fit apposer au sommet de la croix de Jésus disait : « Jésus le Nazaréen, le roi des Judéens » (Jesus Nazarenus Rex Judæorum), nous connaissons la réaction furieuse des Grands-Prêtres et la réponse de Pilate, « Ce qui est écrit est écrit ». Depuis presque 2000 ans, c'est le témoignage que portent tous les crucifix dans le monde entier.

Joël Bibonne

(1) « Chacun des Juifs les plus pervers qui rendait le culte dû à la patrie apportait à leur temple offrandes et tributs .

Les lois romaines permettaient aux Juifs, non seulement en Judée, mais en Asie, en Libye, et partout dans le monde, de vivre selon leurs propres lois, et d'envoyer à Jérusalem les dons, les prémices, l'argent, dont chacun s'acquittait de son plein gré par piété envers son Dieu. »

Merci pour les cotisations 2013 et merci à celles qui vont suivre... Nous en avons besoin.

Nous arrivons à maintenir la **cotisation** à la somme modique de 15 euros (7 euros en cas de nécessité) en vous rappelant que **sans elle, ni le bulletin ni le site ne peuvent exister**, ni, bien sûr, aucun développement de la diffusion ou du site. Nous remercions vivement tous les généreux donateurs qui nous versent un montant supérieur à 15 euros et rappelons que nous envoyons à tous ceux qui nous en font la demande (jointe au versement) une attestation de leur don qui ouvre droit à bénéficier d'une réduction d'impôts égale à 66% du don versé (dans la limite de 20% du revenu imposable). Envoyez votre chèque rédigé au nom de "Association Jean Carmignac", à l'adresse de notre siège social :

Association Jean Carmignac (chez les Editions F.-X. de Guibert), 10.rue Mercœur, 75011 Paris.

(Notez bien cette adresse qui est à la fois notre adresse postale et celle de notre siège social.)

Voici les indications nécessaires pour les adhérents qui désirent utiliser nos IBAN et BIC pour leur cotisation ou leurs dons :

N° de compte : 44 655 98B – Domiciliation : La Banque Postale, Centre Financier : La Source.

IBAN (Identifiant international de compte) : FR73 2004 1010 1244 6559 8B03 396.

BIC (Identifiant international de la banque) : PSSTFRPPSCE.

associationjeancarmignac@hotmail.com

www.abbe-carmignac.org

Les os de Saint Pierre

Vous pourrez trouver sur le site Internet:

<http://lonelypilgrim.com/2012/05/17/the-bones-of-st-peter/>

cet article en anglais à la fois très clair et très intéressant relatant l'histoire de la découverte des restes de Saint Pierre sous le Vatican et les raisons de croire à leur authenticité. Son auteur Joseph Richardson a très aimablement accepté que nous le traduisions et le publions. Nous l'en remercions très vivement.

Les os que les archéologues du Vatican avaient découverts en 1942, dans la niche située à la base du Mur Rouge, sur un côté de la tombe de Saint Pierre, restèrent bien verrouillés à l'intérieur de boîtes doublées de plomb dans les appartements privés du pape pendant plus de dix ans. Ils ne reçurent qu'un examen superficiel de la part du médecin privé du pape, qui déclara qu'il s'agissait des os d'un homme d'un peu plus de soixante-dix ans – l'âge que l'on estimait être celui de Pierre à son martyre. Le pape avait fait seulement une brève annonce incertaine relative à ces os en 1950. La presse affamée, une académie curieuse et l'Eglise anxieuse se posaient beaucoup la question de leur authenticité et la frustration se construisit seulement sur les réticences et la lenteur caractéristique du Vatican.

Finale­ment, en 1956, sur la demande du Pape Pie XII, Venerando Correnti, un grand anthropologue, Professeur à l'Université de Palerme, examina les os du Mur Rouge. Ses examens et analyses méticuleux durèrent quatre ans. A la fin, ses découvertes furent décevantes : presque certainement il ne s'agissait pas des os de Pierre. L'amas contenait les os de rien moins que quatre individus : deux hommes d'environ cinquante ans, un homme d'une quarantaine d'années, et une femme âgée de soixante-dix à quatre-vingts ans.

Les os qui avaient été objets d'espoir pendant plus de dix ans – les os trouvés dans, ou du moins sur le côté du tombeau de Saint Pierre – n'étaient pas du tout les reliques du saint. Mais ce n'est pas la fin de l'histoire. Un autre groupe d'ossements avait été découvert sur le site, que Correnti s'appropriait maintenant à examiner.

A l'époque, il y avait eu, à l'insu des archéologues, une sérieuse bévue au commencement des fouilles. Au début de 1942, quand l'équipe venait de découvrir le Mur des Graffitis du côté nord du Tropaion, avec son curieux réceptacle de marbre légèrement découvert, ils avaient d'abord choisi de ne pas y toucher, car ils désiraient photographier et documenter complètement les précieux graffitis avant de risquer d'endommager le plâtre en enfilant le bras dans le trou. Quand à la fin ils l'examinèrent vraiment, ils ne trouvèrent rien à l'intérieur qu'une monnaie médiévale, quelques fragments d'os et d'autres débris.

Mais le temps d'en arriver à cet examen, le réceptacle avait déjà été « retouché ». Monseigneur Ludwig Kaas, l'administrateur de la Basilique de Saint Pierre et - de nom seulement - chef de l'investigation, avait l'habitude d'inspecter les fouilles, seul, le soir après le départ des archéologues. Kaas n'était pas archéologue lui-même, et avait peu d'estime pour les méthodes proprement archéologiques. Troublé par l'éventualité d'un manque de respect vis-à-vis de restes de saints - car des tombeaux et des ossements avaient été mis au jour au cours de la recherche et mis de côté - Kaas allait retirer ces os et les placer respectueusement dans des boîtes.

Tard une nuit, dans les deux jours qui suivirent la mise à nu du Mur des Graffitis, Kaas examina celui-ci ainsi que son réceptacle. Il avait amené avec lui Giovanni Segoni, un des chefs d'équipe des Sampietrini - les habiles ouvriers chargés de l'entretien de la Basilique Saint Pierre -, qui avait aidé aux excavations. Sous la direction de Kaas, Segoni agrandit le trou dans le plâtre et retira le contenu du dépôt qui s'y trouvait : une quantité considérable d'os humains avec quelques lambeaux de tissu rougeâtre. Segoni les plaça dans une boîte en bois, la scella et l'étiqueta. La boîte allait rester dans une réserve pendant tout le reste des fouilles, à l'insu de tous les archéologues.

En 1952, quand le Dr Margherita Guarducci était en train d'examiner les graffitis du Mur des Graffitis, elle rencontra par hasard Segoni. Elle s'informa du contenu du réceptacle, et apprit qu'il l'avait vidé lui-même. Il l'amena à la boîte. Ne réalisant pas que les archéologues ignoraient les agissements de Kaas, Madame Guarducci fut surprise de la taille et du nombre des os, et encore plus par ce qu'elle croyait être une faute de la part des archéologues qui n'avaient donné aucune documentation et n'avaient pas pris leur importance en considération. Ce n'est que plus de dix ans plus tard, quand Madame Guarducci discuta du sujet avec Kirschbaum et les autres archéologues, que tous réalisèrent ce qui s'était passé.

Mais Madame Guarducci plaça les os négligés dans la file d'attente pour être examinés par Correnti. Préoccupé pendant très longtemps par la pile désordonnée des os du Mur Rouge, Correnti n'arriva à s'occuper des os du Mur des Graffitis qu'en 1962. S'attendant absolument à ce qu'il s'agisse d'un autre amas d'os variés, il fut surpris par sa découverte inattendue : il s'agissait des restes d'un homme âgé, ayant entre soixante et soixante-dix ans, de constitution robuste. Il y avait deux autres données difficiles à comprendre : les os étaient incrustés de terre dans leurs fissures et leurs cavités, comme s'ils avaient été enterrés puis exhumés ; et un bon nombre des os les plus grands semblaient avoir été tachés par un colorant rougeâtre ou violacé, de la couleur des fragments de tissu découverts dans la boîte. A un moment donné après la décomposition de la chair, les os avaient été exhumés d'une tombe et enveloppés dans une étoffe pourpre.

C'est Madame Guarducci qui, mise au courant des découvertes de Correnti, développa la théorie que les os du Mur des Graffitis pourraient être ceux de Saint Pierre lui-même. Mais comment les os de Pierre pouvaient-ils se trouver dans le réceptacle en marbre du Mur des Graffitis, et non dans le tombeau central ? A quoi servait ce réceptacle ? Il pourrait avoir été, réfléchit Madame Guarducci, une cachette, un réceptacle servant à garder saufs les os et à les protéger des persécuteurs romains et des vandales. A l'époque de la construction du Mur des Graffitis au milieu du troisième siècle, le Christianisme subissait la plus agressive persécution qu'il ait soufferte pendant des dizaines d'années, sous les empereurs Dèce et Valérien. L'Eglise pourrait-elle avoir senti que les os étaient menacés ?

Un examen plus rapproché des fragments d'étoffe découverts avec les os apporta une stupéfiante révélation : il s'agissait d'un tissu teint en ce qui apparaissait être pourpre, et entrelacé de fils d'or pur d'un raffinement artisanal exceptionnel. La teinture utilisée, après avoir été examinée chimiquement, se révéla être un authentique colorant pourpre romain, réservé à la royauté.

Et quant à la terre incrustée sur les os, pouvait-elle révéler où ils se trouvaient auparavant ? En analysant la composition de la terre du tombeau central, de la cour extérieure et de la zone entourant le Mur des Graffitis, il apparut que celle qui se trouvait sur les os coïncidait parfaitement avec celle du tombeau central, et était tout à fait différente de celle des autres endroits. Ces os paraissaient donc avoir été à un certain moment enterrés dans le tombeau central.

Mais le récipient n'avait-il pas été ouvert au Moyen Age, comme le démontrait la pièce de monnaie médiévale découverte à l'intérieur? Un démontage soigneux du Mur des Graffitis par les archéologues révéla que le réceptacle était en fait demeuré intact depuis sa construction, et n'avait été percé que par les excavations récentes des archéologues (avec des marteaux de forgeron). Pendant que ceux-ci le démantelaient, un bon nombre d'autres pièces de monnaie tombèrent des fissures du mur ; ils pensèrent que la pièce médiévale était tombée dans le réceptacle en passant à travers ces fentes. Les restes d'une souris morte furent aussi découverts à l'intérieur, qui s'y était introduite de quelque façon – démontrant la possibilité que de petits objets puissent être entrés dans le réceptacle sans y ouvrir de brèche.

Un autre fait a été négligé, apparemment sans importance tant que le réceptacle était considéré comme ayant toujours été vide : le fragment du Mur Rouge portant l'inscription « Petros eni » « Pierre est dedans » avait été découvert à l'intérieur du réceptacle, secoué puis détaché de la place qu'il occupait sur le Mur Rouge là où le Mur des Graffitis le rencontrait et le recouvrait. Peut-être l'emplacement de l'inscription était-elle relative au réceptacle. Peut-être, en fait, les mots ont-ils été hâtivement gravés quand le mur venait d'être scellé avec les os qu'il contenait.

Joseph Richardson

Le plus ancien manuscrit de l'Évangile de Saint Jean

Monsieur Jacques Quentin, vice-président des Amis de la Fondation Bodmer, a eu la bonté de nous donner ces explications sur le plus ancien manuscrit de l'Évangile de saint Jean. Nous le remercions très vivement.

En ce qui concerne une « date plus haute » précisons que Vittorio Messori, dans son livre Hypothèses sur Jésus qui a obtenu un succès mondial, le date de 125 [page 108 de l'édition française].

J'ai le plaisir de vous communiquer quelques renseignements sur le codex de l'Évangile de Jean qui constitue un des fleurons de la Fondation. Son acquisition au Caire au début des années 1950 par Martin Bodmer relève d'une collection de plus de 1800 pages.

La collection des papyrus Bodmer renferme des manuscrits coptes et grecs, des textes bibliques mais aussi profanes (tel le Dyscolos en entier de Ménandre, antérieurement connu par une dizaine de citations seulement).

La question qui se pose encore est de déterminer l'origine de cette bibliothèque du Ve –VIe siècle, quant à savoir si elle appartenait à un riche lettré ou bien à un maître d'une école de scribes.

Le papyrus Bodmer II contenant l'Évangile de Jean, complet, est daté de la seconde moitié du IIe siècle. Il est donc un des plus anciens connus. Il a été reproduit en édition fac-similé plusieurs fois. L'édition la plus récente, publiée en 2008 par les Presses universitaires de France, est peut-être encore disponible. L'introduction de Jean Zumstein présente le papyrus sous le sigle P66 comme étant le plus ancien qui nous soit connu, le datant « environ 200 ». Parmi les ouvrages de référence à la Fondation, j'ai souvenir d'avoir consulté des ouvrages sur la datation qui tendraient vers une date plus haute. Étant spécialiste de manuscrits enluminés à partir du XIIIe siècle, je ne me prononce pas.

Jacques Quentin

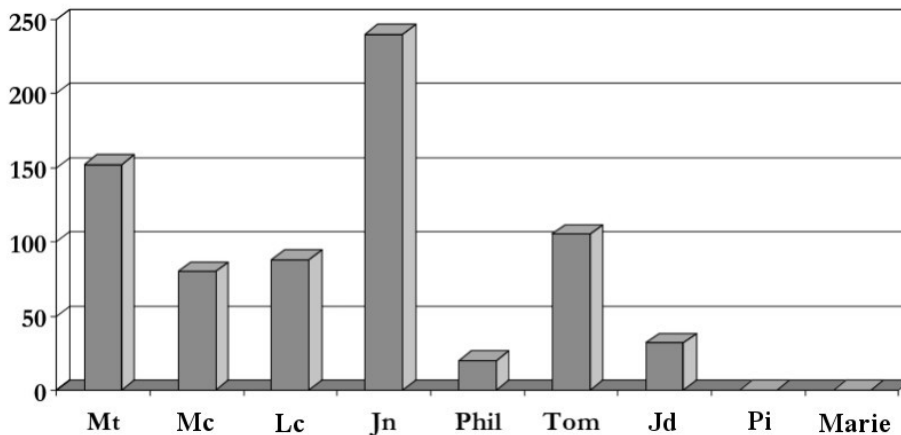
Les Évangiles fondés sur des témoignages oculaires :

Nouvelles preuves (Quatrième partie)

Nous continuons la publication de la conférence du Professeur Peter Williams commencée avec le numéro 59. La façon différente d'appeler Jésus au cours du temps permet de confirmer la datation haute des Évangiles. Vous pourrez trouver la conférence du Professeur Williams sous-titrée en français sur :

<http://www.amara.org/en/videos/XxufLBiSwYkC/info/lecture-dr-peter-williams-new-evidences-the-gospels-were-based-on-eyewitness-accounts/>

Cliquer sous l'image sur « English » puis choisir « French »

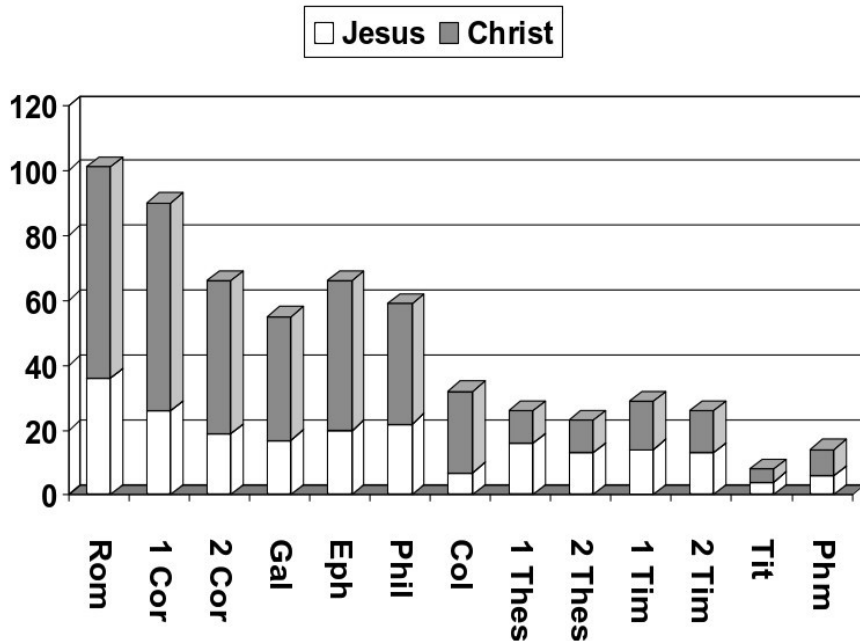


Regardons à présent les apparitions du nom de « Jésus » dans les quatre Évangiles. Nous voyons, à gauche sur le graphique, Mathieu, Marc, Luc et Jean. C'est Jean qui a de loin le plus d'occurrences du nom « Jésus », mais d'autres évangiles se servent aussi de ce prénom, comme l'évangile de Thomas, tandis que ceux de Marie et de Pierre ne l'utilisent pas du tout.

Comment le fondateur du Christianisme était-il appelé dans les récits non chrétiens ? Tacite (*Annales* XV, 44) parle de l'incendie de Rome qui a eu lieu en l'an 64, et dit que le fondateur du Christianisme était appelé « Christ », « Christus » en latin. Pline (*Lettres* X, 96) écrit à l'empereur en l'an 112 et dit que les « chrétiens », - au passage notons que ce nom a vraiment pris de l'ampleur - appellent Jésus « Christus » : « Christ ». Et Josèphe (*Antiquités* XX, 200), un écrivain juif, témoigne d'un peu plus de connaissance et dit: « Jésus », avec cette précision « appelé le Christ » pour le distinguer. En clair, le nom qui domine parmi les sources non chrétiennes primitives est « Christ », c'est pour cela que le christianisme porte ce nom.

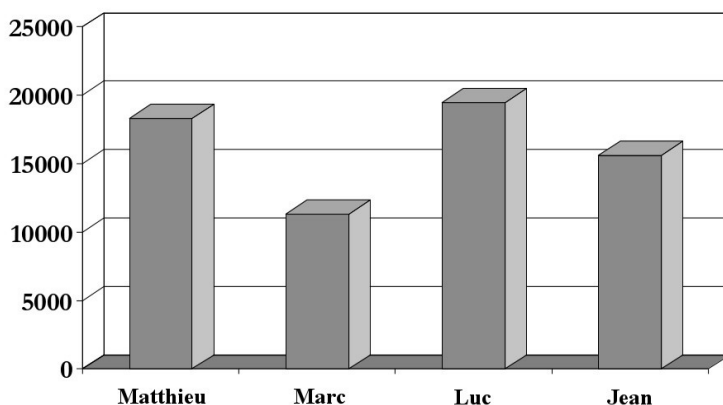
Voyez le contraste avec ce qui se trouve dans les Évangiles. La famille de Jésus dans Mathieu et Marc y est tout à fait typique. La mère s'appelle Marie (prénom classé en première position pour les femmes), le père s'appelle Joseph (deuxième position pour les hommes), les enfants de la famille Jésus, Jacques, Joseph, Simon et Judas avec les

positions de 6, 11, 2, 1 et 4. Et s'il faut choisir un nom pour le sauveur du monde, le prénom ayant le meilleur atout serait Jésus, parce que son étymologie « le Seigneur sauve » indique le salut, ce qui n'est pas le cas pour les autres prénoms. Mais ce n'est peut-être qu'une coïncidence. Nous allons l'admettre pour le moment puisque nous utilisons parfois l'ironie en Grande Bretagne !



Quand nous explorons les écrits de l'apôtre Paul, le titre «Christ» prédomine par rapport à «Jésus». Vous voyez sur le graphique, en blanc «Jésus», et en gris «Christ», et, évidemment, nous avons parfois «Jésus Christ» ou «le Christ Jésus» mais il n'en reste pas moins vrai que pour Paul, le nom «Christ» est le plus utilisé. Pour les non-Chrétiens aussi, comme nous l'avons vu, le nom «Christ» est le plus commun. C'est pourquoi il nous faut conclure que, très rapidement, ce nom de « Christ » en est venu à être majoritaire, bien que «Jésus» ait été le premier prénom. Si donc les Évangiles avaient été écrits plus tard, ils auraient très bien pu, eux aussi, ne pas se servir du mot «Jésus», mais ils citent et emploient correctement ce nom.

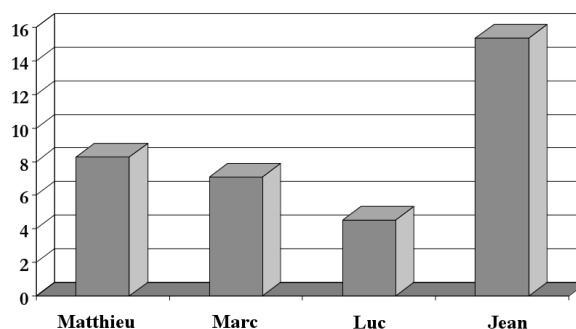
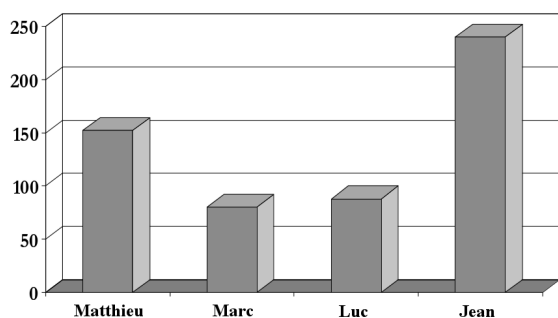
D'ailleurs les groupes éloignés de l'origine du christianisme, l'omettent très facilement comme dans l'évangile de *Pierre*, ou l'évangile de *Marie*.



Étudions maintenant comment le personnage principal est appelé par les autres. Vous voyez ici combien chaque Évangile contient de mots. L'Évangile de Luc est le plus long, celui de Marc le plus court.

Comparons ceci avec le nombre d'occurrences du nom «Jésus» dans les Évangiles.

Il s'avère que le plus de récurrences du nom «Jésus» se trouve chez Jean, et Marc est celui qui en a le moins (ci-dessous à gauche) . Mais attention, Marc est l'Évangile le plus court. Examinons donc la fréquence du prénom de Jésus en proportion de la longueur de chaque Évangile (ci-dessous à droite).



Luc utilise le moins le prénom «Jésus» et Jean le plus. En fait cela est dû simplement à ce que Luc dit fréquemment «Il», plutôt que «Jésus».

Les quatre Évangélistes se servent différemment du nom « Jésus », ce qui va permettre de démontrer qu'il n'y a pas eu de conspiration entre eux pour essayer de présenter Jésus de la même façon, comme nous verrons plus tard. Mais ils le nomment de la même manière. Jésus (ou autrement dit Josué) était un prénom populaire (le sixième dans le classement). D'autres "Jésus" sont cités dans le Nouveau Testament : Jésus nommé Justus (Col. IV, 11) ou Bar Jésus (Ac. XII, 6). Certains manuscrits du livre de Matthieu appellent Barabbas : «Jésus Barabbas». C'est donc un prénom commun. Et comme nous l'avons vu souvent, dans le texte des Évangiles, Jésus est simplement évoqué comme "Jésus". Par exemple en Matthieu XXI, 6 « Ils firent comme Jésus le leur dit ».

Evidemment quand il s'agit de référer des paroles "Jésus" aurait été ambigu ; les foules ne disent pas : « Jésus arrive sur la route ! » mais «C'est le prophète Jésus, de Nazareth en Galilée» (Mt. XXI, 11). Ils le désambigüisent. Et de cette façon, dans les quatre évangiles, nous trouvons pratiquement toujours le nom de Jésus accompagné d'une désambigüisation chaque fois qu'il pourrait y avoir une équivoque avec un autre "Jésus". Son nom seul est donné dans les cas suivants : soit, comme nous venons de voir, quand c'est le narrateur, l'évangéliste, qui parle, soit quand il vient d'être désambigüisé, soit encore quand il s'agit d'un dialogue d'homme à homme comme celui du bon larron s'adressant à Jésus en croix. Cependant l'aveugle-né qui a été guéri explique sans désambigüisation : «L'homme qu'on appelle Jésus a fait de la boue». Pourquoi ? L'intérêt de ce passage est que cet homme se voit offrir la vue physique mais pas encore la vue spirituelle, et qu'au fil du récit il comprend de mieux en mieux. Le narrateur, pour montrer qu'il est encore dans une certaine mesure ignorant, fait comprendre que le miraculé sait seulement que l'homme s'appelle Jésus, et qu'il ne sait rien d'autre.

C'est donc une façon de désigner les personnes qui se retrouve à l'intérieur des quatre Évangiles. A l'oral, dans le contexte d'une foule, Jésus est désambigüisé et cela était nécessaire à l'époque, mais complètement superflu cent ans plus tard ou dans un contexte totalement différent. Nous sommes en présence de quelque chose de profondément lié au lieu et au moment.

Evidemment l'objection qui pourrait être faite ici est que les auteurs des Évangiles étaient d'admirables écrivains qui connaissaient à tel point l'art du récit qu'ils étaient arrivés aussi à tenir compte de ces détails subtils. Mais il ne faut pas oublier qu'ils étaient

quatre, quatre génies par conséquent selon cette thèse, ce qui la rend assez improbable. Et par ailleurs plus les Evangélistes sont considérés comme intelligents, plus il devient difficile de dire qu'ils se trompaient par incompetence.

Peter Williams

(A suivre)

Un membre de notre association publie : *L'homme peut connaître Dieu*

Un de nos adhérents, Jean Dollié, professeur agrégé, nous envoie ce livre qui vient d'être publié en nous demandant d'en informer nos lecteurs. Il s'agit d'un ouvrage qui peut tout à fait être recommandé à nos adolescents. Il traite en effet de questions fondamentales comme l'existence de Dieu, les philosophies athées, les miracles, la vie après la mort, et bien sûr l'historicité des Evangiles - en fait les questions principales qui se posent à l'homme en général. Ce livre a quelques défauts en particulier celui de répéter que la science et la foi se placent à deux niveaux différents (cheval de Troie des loups déguisés en agneaux pour mieux démolir la foi) alors que l'auteur se sert, avec raison, dans son premier chapitre, de l'astronomie et des autres sciences pour démontrer l'existence de Dieu. De même son analyse des différentes philosophies étant nécessairement rapide est parfois contestable. En revanche nous trouvons quelques bonnes et saines « remises à l'heure » des vérités de foi « oubliées » de nos jours par certains prédicateurs. Les miracles, les anges et les démons, les fins dernières etc. sont parfaitement exposés et définis. Quelques vérités historiques sur le rôle de l'Eglise et des Chrétiens injustement dénigrés sont également énoncées avec bonheur.

Notons ce passage particulièrement bien vu :

« Une particularité de ces philosophes idéalistes (Kant, Hegel, etc.) est d'inventer leur propre langage, leur monde, leur réalité. Leurs livres sont le plus souvent incompréhensibles. Ils inventent un nombre exagéré de mots. La raison en est que, pour eux, la remise en question qu'ils opèrent sur la capacité de la pensée à connaître la réalité est gênée par la structure même des mots et des phrases. Ils inventent alors une langue nouvelle. Très vite ils deviennent incompréhensibles car ils mettent en relation ces mots nouveaux qui n'appartiennent qu'à leur théorie ; leur style traduit bien leur philosophie : puisqu'ils sont idéalistes ils partent de leurs idées et refont le langage et le réel à leur manière. N'étant plus soumis au réel qu'ils jugent inconnaissable, ils ne peuvent être contrôlés et sont persuadés d'avoir raison. Ce langage devient jargon et son obscurité passe pour de la profondeur. »

Cela ne rappelle-t-il pas le style de certains opposants à l'historicité des Evangiles ?

M.C.Ceruti

Editions Saint Maximilien Kolbe
Editions.saintmaximilienkolbe@gmail.com